

europa

revue littéraire mensuelle

Adonis

Denis Guénoun

novembre-décembre 2022



D'une force peu commune et d'une ampleur considérable, l'œuvre d'Adonis se détache au premier plan de la poésie arabe contemporaine. Depuis les Chants de Mihyar le Damascène jusqu'au récent Adoniada, elle n'a cessé de jeter des ponts entre l'Orient et l'Occident. Aujourd'hui traduite dans une vingtaine de langues, elle a acquis la résonance universelle qu'elle méritait d'emblée.

Né en 1930 à Qassabine, un petit village du nord de la Syrie, le poète était encore dans son adolescence lorsqu'il fit le choix d'écrire sous le nom d'Adonis.

Il fallait une certaine audace, de la témérité même, pour placer ainsi une œuvre naissante sous l'égide d'une divinité d'origine assyro-phénicienne. Signer du nom d'Adonis, cette figure archétypale du cycle de la vie, de la mort et de la renaissance, c'était sans doute s'affranchir du sceau de l'état civil, mais c'était surtout placer la poésie sous le signe des métamorphoses et d'un renouveau permanent du souffle.

Tout en étant un connaisseur hors pair de la poésie et de la pensée arabes depuis la période préislamique, dont il a proposé une réévaluation critique, Adonis s'est intéressé sans relâche aux avancées de la modernité occidentale. Les accents visionnaires de sa poésie se mêlent à ceux d'une intransigeante soif de liberté. « La religion est une réponse, la poésie une question », dit Adonis qui a développé dans plusieurs livres et entretiens une critique des sommeils dogmatiques et s'est montré soucieux de rendre visibles les nouvelles perspectives d'une renaissance spirituelle et intellectuelle du monde arabo-musulman. Hors de toute certitude établie, la poésie intense et magnétique d'Adonis est le lieu d'un sens à venir : « Poète — tu n'écris ni le monde ni le moi / tu écris l'isthme / entre les deux ».

Jean-Baptiste Para, Donatien Grau, Bénédicte Letellier, Adonis,
Joachim Sartorius, Aymen Hacén, Stefan Weidner, Houria Abdelouahed,
Patrick Quillier, Chantal Chawaf, René de Ceccatty,
Habib Tengour, Serge Pey, André Velter.

DENIS GUÉNOUN

Né en 1946, Denis Guénoun est l'auteur d'une œuvre protéiforme qui embrasse à la fois les domaines du théâtre, de la philosophie et de la littérature.

Mais ces dénominations paraissent elles-mêmes insuffisantes pour délimiter tous les « chantiers » dans lesquels s'est engagé Denis Guénoun, puisqu'ils s'étendent aussi à la réflexion politique, à la théologie et au récit autobiographique. C'est à l'exploration de la riche trajectoire et des horizons d'expression de cet écrivain singulier que nous convie ce cahier d'Europe.

Jérôme Duwa, Denis Guénoun, Daniel Payot, Jean-Luc Nancy,
Livane Pinet-Thélot, Ismaël Jude, Michel Deutsch.

CAHIER DE CRÉATION & CHRONIQUES

ISBN 978-2-351-50125-2



CNL
CENTRE
NATIONAL
DU LIVRE

9 782351 501252

Le numéro 20 €

XI-2022 𠄎

SOMMAIRE

ADONIS

Jean-Baptiste PARA	3	Le souffle des métamorphoses.
Donatien GRAU	14	Ce qui transparait de la poésie d'Adonis.
ADONIS	23	Le monde, une histoire de poésie. Entretien avec Bénédicte Letellier.
Joachim SARTORIUS	40	Un monde de création constante.
Aymen HACEN	44	« Les poètes sont suivis par le soleil ».
Stefan WEIDNER	55	Jeux de miroirs occidentaux-orientaux.
Houria ABDELOUAHED	65	Le corps, alphabet païen.
Patrick QUILLIER	76	Adonis, « le chant épris de silence ».
Chantal CHAWAF	94	Lecture amoureuse du <i>Lexique amoureux</i> .
René de CECCATTY	96	Un autre ordre de partage.
Bénédicte LETELLIER	102	La poésie et la vie.
Habib TENGOUR	112	<i>L'Adoniada</i> ou le chemin d'Ailleurs.
Serge PEY	117	Le journal d'un voyageur de langue.
André VELTER	121	Prêts à appareiller.
Joachim SARTORIUS	123	Téléphone arabe.

DENIS GUÉNOUN

Jérôme DUWA	124	Aller sans retour.
Denis GUÉNOUN	128	Renversements et outrepassements.
Daniel PAYOT	136	Tramé, soulevé, appelé.
Livane PINET-THÉLOT	148	Ce qui meut Denis Guénoun.
Ismaël JUDE	160	Un livre à venir.
Jean-Luc NANCY	164	Étrange histoire.
Michel DEUTSCH	170	Denis Guénoun entre théâtre et philosophie.

CAHIER DE CRÉATION

VIRGILE	183	<i>Énéide</i> , Chant III.
Jacques ANCET et François MIGEOT	206	La descente du sonnet.
Christine BUSTA	214	Chant d'hiver et autres poèmes.
Thomas BAĞ	217	Canada.
Jocelyn DUPRÉ	220	Pas à pas à pas grands...
Daniel BOURRION	225	Les immortels.
Benjamin HOFFMANN	233	Choléra.
Stuart DYBEK	241	Une rafale de vent soudain.

DOCUMENTS

Jean-Richard BLOCH 250 Quatre lettres à Elsa Triolet.

DIRES & DÉBATS

Emmanuel BOUJU 256 Pour une critique épimoderne.

CHRONIQUES

Pierre VANDREPOTE 267 Jean-Claude Barbé et le surréalisme.
Aliocha WALD LASOWSKI 274 Révéler les beautés du Tout-monde.

La machine à écrire

Jacques LÈBRE 280 Une pensée désentravée.

Les 4 vents de la poésie

Olivier BARBARANT 286 Poésie horizontale.

Le théâtre

Karim HAOUADEC 293 Recherche et création.

Le cinéma

Raphaël BASSAN 297 Une affaire de famille.

La musique

Béatrice DIDIER 300 Musique des sommets, sommets
de la musique.

Les arts

Jean-Baptiste PARA 303 Un œil baroque.

NOTES DE LECTURE

314

POÉSIE

Olivier BARBARANT : *Séculaires*, par Françoise Delorme.

Federico GARCÍA LORCA : *Divan du Tamarit* suivi de *Sonnets de l'amour obscur*,
par Michèle Finck.

Étienne FAURE : *Vol en V*, par Thierry Romagné.

Michèle FINCK : *La Ballade des hommes-nuages*, par François Lallier.

Benoît REISS : *Un dédale de ciels*, par Mathieu Jung.

Isabelle LÉVESQUE : *Je souffle, et rien*, par Pierre Dhainaut.

Isabelle LÉVESQUE : *Elles*, par Sabine Dewulf.

Leili ANVAR : *Le Cri des femmes afghanes*. COLLECTIF : *Je suis le mendiant du monde*.

Landays de l'Afghanistan contemporain, par Michel Ménaché.

Ryszard KRYNICKI : *La Pierre, le givre*. Justyna BARGIELSKA : *L'Enfant des dons*, par Alice-Catherine Carls.
Christine DE PIZAN : *Cent ballades d'amant et de dame*, par Elias Levi Toledo.
Laurent ALBARRACIN : *Manuel de Réisophie pratique*, par Alain Roussel.
Nicolas JAEN : *Nîment*, par Jean-Marie Barnaud.
Anne BROUSSEAU : *S'il fallut un jour la guerre*, par Jacques Lèbre.
Anna AYANOGLOU : *Sensations du combat*, par Michel Ménaché.
Michel DUGUÉ : *Veille*, par Hervé Carn.
Michel DUNAND : *Rien de plus*, par Michel Ménaché.
Gérald BLONCOURT et Jean-Durosier DESRIVIÈRES : *Imaginaires jumelés*, par Jean-Noël Segrestaa.
Olivier LARIZZA : *L'Exil suivi de L'Entre-deux et de La Mutation*, par Gérard Glatt.
Marie ALLOY : *Ciel de pierre*, par Christophe Mahy.
Claude ADELEN : *Les poètes que j'ai connus*, par Ludwig Nalia.

ROMANS, RÉCITS

Alexandra DAVID-NEEL : *Le Grand Art. Mœurs de théâtre. Journal d'une actrice*, par Colette Camelin.
Michel BESNIER : *Le Mariage des morts*, par Michel Ménaché.
Jean Marc BENEDETTI : *Rien ne vaut ce jour*, par Marc Petit.
Hubert HADDAD : *L'Invention du diable*, par Max Alhau.
Tristan FELIX : *Les Hauts du bouc et autres nouvelles*, par Jean-Noël Segrestaa.
Marie-Paule FARINA : *Voilà comme j'étais. Autobiographie posthume de Sade*, par Michel Ménaché.

CORRESPONDANCES

Guillaume APOLLINAIRE & André SALMON : *Correspondance 1903-1918*, par Bernard Baillaud.
Giacomo CASANOVA : *Correspondances familiaires avec ses parents et sa dernière compagne (années 1780-1798)*, par Branko Aleksić.

ESSAIS, DIVERS

Évelyne PIEILLER : *Mousquetaires et Misérables*, par Michael Löwy.
L'Année balzacienne, n° 22 : « De Balzac lecteur aux lectures du *Cousin Pons* », par Karim Houadeg.
Thierry LAGET : *Combien de royaumes nous ignorent !*, par Bernard Baillaud.
Jean-Pierre OTTE : *Présence au monde, plaisir d'exister*, par Michel Lamart.
Michel SÉONNET : *Jacques Stephen Alexis ou Le voyage vers la lune de la belle amour humaine*, par Alain Freixe.
Karim BASBOUS : *Architecture & dignité*, par Thierry Vilpou.

Anne-Marie Garat (1946-2022).

ADONIS

LE SOUFFLE DES MÉTAMORPHOSES

D'une force peu commune et d'une ampleur considérable, l'œuvre d'Adonis se détache au premier plan de la poésie arabe contemporaine. Depuis les *Chants de Mihyar le Damascène* jusqu'au récent *Adoniada*, elle n'a cessé de jeter des ponts entre l'Orient et l'Occident. Aujourd'hui traduite dans de nombreuses langues, elle a acquis la résonance universelle qu'elle méritait d'emblée.

Né en 1930 à Qassabine, un petit village du nord de la Syrie, Ali Ahmad Saïd Esber était encore dans son adolescence lorsqu'il fit le choix d'écrire sous le nom d'Adonis. Il fallait une certaine audace, de la témérité même, pour placer ainsi une œuvre naissante sous l'égide d'une divinité d'origine assyro-phénicienne. Signer du nom d'Adonis, cette figure archétypale du cycle de la vie, de la mort et de la renaissance, c'était sans doute s'affranchir du sceau de l'état civil, se détourner des schèmes monothéistes, mais c'était surtout placer la poésie sous le signe des métamorphoses et d'un renouveau permanent du souffle.

À Qassabine où Adonis a grandi, dans une Syrie alors sous mandat français, il n'y avait ni électricité, ni voiture, ni téléphone, ni radio. Dans ce village pauvre, c'est à l'école coranique, en plein air, sous le couvert des arbres, que l'enfant a appris à lire et à écrire. « J'ai été hors du monde jusqu'à l'âge de douze ans », dit Adonis. « Mon père, qui aimait les poètes soufis, m'a initié à la poésie arabe classique et à la poésie mystique. Ensuite, j'ai eu la chance providentielle, presque magique, d'entrer dans une école et j'ai terminé mes études secondaires en cinq ans. »

Après ses études de lettres et de philosophie à l'université de Damas, ses opinions progressistes valurent à Adonis un séjour en prison. Vers la fin 1956, il s'exila à Beyrouth où il prit quelques années plus tard la nationalité libanaise. « Exile-toi pour te renouveler » écrivait le poète Abû Tammâm au IX^e siècle. Adonis a fait sien ce précepte. À Beyrouth,

ville qui s'affirme comme un bouillonnant foyer intellectuel, le poète devient l'un des piliers de *Shi'r*, revue trimestrielle qu'il a contribué à fonder en 1957. Fer de lance d'une nouvelle modernité arabe, et par-delà les sensibilités ou les courants qui s'y font jour, *Shi'r* entend libérer la poésie des carcans de la tradition, tant au niveau de la pensée que de la forme. Son projet implique à la fois une évaluation critique de l'état présent de la poésie arabe et une reconsidération complète de l'héritage qui conduira Adonis à composer un splendide *Dîwân de la poésie arabe classique* en trois volumes dont la publication s'échelonna de 1964 à 1968. *Shi'r* se caractérise aussi, et de manière primordiale, par son ouverture à la poésie du monde entier, à travers la traduction de nombreux poètes, de Saint-John Perse à Henri Michaux et Yves Bonnefoy, d'Ezra Pound et T.S. Eliot à Federico García Lorca et Octavio Paz. Enfin, la revue manifeste un intérêt pour les civilisations anciennes, cananéenne ou phénicienne, qui ont précédé au Proche-Orient la civilisation arabe. Le poète Yûsuf al-Khâl, en particulier, en appelle à une réorientation depuis le monde du sable vers celui, méditerranéen, de la mer.

À la suite de dissensions internes, Adonis s'éloignera de *Shi'r* pour fonder en 1968 la revue *Mawâqif*. Tout en accordant une place éminente à la poésie, ce périodique se donne pour mission de prendre position vis-à-vis de tous les problèmes culturels auxquels est confronté le monde arabe. Dans son premier éditorial, Adonis fixe le cap : « *Mawâqif* parle au nom de la génération qui a fait l'expérience de la désintégration et de la paralysie de la société arabe contemporaine ; une génération déterminée à se lancer dans une nouvelle quête de découverte et de reconstruction. *Mawâqif* cherche à être à l'avant-garde de ce mouvement. Mais être à l'avant-garde signifie être inventif, original [...]. La culture est créativité, elle ne consiste pas à utiliser simplement des outils, mais à les inventer... »

Au début des années soixante-dix, Beyrouth était encore le théâtre d'une intense activité artistique et culturelle. En avril 1975, un bus transportant des réfugiés palestiniens vers le camp de Tel al-Zaatar, au nord-est de la ville, est arrêté sur la route par des phalangistes qui massacrent vingt-sept voyageurs. C'est le début de la guerre civile libanaise qui fait basculer le pays dans des années infernales. « La destruction de Beyrouth a été la destruction de l'un des mythes les plus captivants du XX^e siècle, car ce mythe était à la fois la ville et la réalité », dira plus tard Etel Adnan. Et elle ajoutait : « Ce n'était que le cas le plus exemplaire de la destruction lente et certaine du monde arabe. L'exil est la condition essentielle et métaphysique de tout Arabe. » La tragédie libanaise et le siège israélien

de la ville pendant l'été 1982 trouvent un écho puissant dans *Désert — Journal du siège de Beyrouth*, un cycle de poèmes écrits par Adonis peu de temps avant son installation définitive à Paris en 1985. Écoutons ce qu'en dit Francesca Maria Corrao, sa traductrice italienne : « Face à l'horreur, le poète s'interroge, remet tout en question, dénonce les idéologies fallacieuses qui n'ont pas su prévenir ou résoudre un drame qui paraît sans issue. La langue est dure, les vers sont brisés et espacés, procédant selon un rythme fort et pressant, plongeant verticalement comme pour marquer l'abîme. Chaque poème éclate en petites unités pleines de sens, comme s'il s'agissait d'échardes, de fragments d'un corps déchiré. Les mots, tranchants comme des lames, accusent la technologie et l'agresseur d'avoir produit un désert jonché de morts. À cette réalité, Adonis oppose le désert régénérateur d'où naît un homme qui entretient une relation différente avec son prochain et avec sa terre. ¹ »

L'angle d'incidence de l'histoire et des réalités présentes nous saisissait déjà de plein fouet dans *Tombeau pour New York* (1971), poème visionnaire où l'on sent qu'Adonis a lu de près *Poète à New York* de Lorca. Ville frénétique et confuse, vitale et cruelle, New York est dans le *Tombeau* le centre symbolique d'un empire que le poème traverse de sa houle prophétique, de ses apostrophes et métaphores frappantes, de son improbation rageuse. Aux États-Unis, Lorca avait vu de ses propres yeux les conséquences du krach de 1929. Dans une conférence-lecture sur *Poète à New York* donnée à plusieurs reprises entre 1932 et 1934, il déclarait notamment : « Le plus impressionnant, par sa froideur, par sa cruauté, c'est Wall Street. L'or y arrive en fleuves de toutes les parties de la terre, et la mort avec lui. » Et Adonis dans son *Tombeau* : « Je répétais ces sentences et maximes, comme font les Arabes, déambulant dans Wall Street, là où coulent des fleuves d'or de toutes les teintes en provenance de leurs sources éloignées. Et j'ai vu parmi eux les fleuves arabes charriant par millions des dépouilles, victimes et offrandes à la Grande Idole. » La tendresse de Lorca va à la population de Harlem, il dit avoir voulu « souligner la douleur qu'éprouvent les Noirs dans un monde contraire ; esclaves de toutes les inventions de l'homme blanc et de toutes ses machines. » Quarante ans après le poète andalou, il en va de même chez le poète arabe, avec ses rythmes et ses mots propres : « Harlem, / je ne viens pas en étranger : je sais ta rancœur, je sais de quel pain elle est nourrie. [...]

1. Francesca Maria Corrao, « Adonis. Ho ascoltato il mare », préface à Adonis, *Nella pietra e nel vento*, Messine, Mesogea, 1999, p. 25.

Harlem, / le temps agonise et tu es l'Heure : / j'entends des larmes gronder comme des volcans... »².

Dans nombre de livres d'Adonis, ce sont cependant des accents pacifiés qui se font jour, ainsi dans le cycle *Toucher la lumière* (1997) où le poète essaime des apophtegmes qui ont valeur de viatique et témoignent d'une confiance indéfectible dans les pouvoirs de la poésie :

Poète — *tu n'écris ni le monde ni le moi*
tu écris l'isthme
entre les deux.

*

Poésie — *qui lave le corps réel*
dans l'eau imaginaire.

*

Poésie — *en elle*
le tragique refuse de s'habiller
autrement que des robes de la joie.



C'est en 1960, pendant un séjour en France, qu'Adonis avait commencé à écrire son premier chef-d'œuvre, les *Chants de Mihyar le Damascène*. La publication du livre en 1961 fait figure d'événement majeur. On a pu dire qu'il s'agissait à la fois d'une révélation et d'une révolution dans la poésie arabe. Mihyar est un poète imaginaire de l'époque médiévale dont les psaumes et les chants accompagnent l'errance. Sa parole transgresse tous les cadres imposés par le pouvoir politique et religieux. Sa pérégrination dans le monde sensible est aussi un voyage dans le monde intérieur. À tout instant le chaos se fait cosmos et le poème participe à la création continue de l'univers. Les accents prophétiques et visionnaires se mêlent à ceux de l'utopie critique, de la pensée paradoxale et de l'intransigeante soif de liberté. Dans l'un des psaumes en prose rythmée, Mihyar affirme : « Je vis secrètement dans le sein d'un soleil à venir. Je me protège avec l'enfance de la nuit, abandonnant ma tête sur le genou

2. Voir : Federico García Lorca, « Poète à New York [III] » (Conférence et lecture), *Œuvres complètes*, t. 1, édition établie par André Belamich, Gallimard, « La Pléiade », 1986, p. 948-949. Adonis, *Tombeau pour New York* [extraits], traduction d'Anne Wade Minkowski, in *Mémoire du vent*, Poésie / Gallimard, 1991, p. 98-99.

du matin. Je m'échappe et j'écris les livres de l'exode. Aucune promesse ne m'attend. Je suis prophète et semeur de doute. » Mihyar ne revendique aucune patrie géographique ou temporelle : « non, je n'ai de patrie que dans ces nuages qui s'évaporent / des lacs de la poésie ». Il accorde tout privilège aux révélations du voyage et aucun à son éventuelle destination finale. Il rompt le joug généalogique : « il n'a pas d'ancêtres et ses racines sont dans ses pas ». Dans un autre livre admirable, *Singuliers*, Adonis déclare « pétrir ensemble les époques ». Les *Chants de Mihyar le Damascène* manifestent déjà ce débordement du temps par-delà la chronologie des siècles. Mais c'est aussi de notre présent que parle Mihyar lorsqu'il dénonce une « époque de soumissions et de mirages, de marionnettes et d'épouvantails, époque de l'instant glouton, époque d'une chute sans fond ». À l'écoute de Mihyar, il nous arrive de penser à un Zarathoustra arabe. Ce sentiment, d'abord intuitif, est confirmé par la lecture de livres ultérieurs d'Adonis. Ainsi dans *Cheminement du désir dans la géographie de la matière* : « ma passion est pleine de semences issues secrètement de nietzsche, / et souvent dans les traces d'héraclite j'ai reconnu mes pas ». En vérité, la voix et la pensée de Mihyar-Adonis trouveront d'innombrables résurgences tout au long de l'œuvre d'un poète pour lequel seuls les paradoxes sont logiques et qui affirme préférer « le trouble de ce qui viendra / à la limpidité de ce qui est déjà venu ».

À suivre dans la revue